

- Reitlag -

Petite anthologie de la poésie française

Pastiches



Si au creux de ces vers on se cache, on se niche
Et comme le coucou si l'on fait siens ces nids,
Si parmi les auteurs on voyage en postiche
Il n'y a pas, bien sûr, d'irrespect en ceci
Car si l'on s'aventure à risquer le pastiche
C'est aussi par amour de la vraie poésie.

Le sens original est bien sûr détourné
Et les vers du poète un peu trop violentés
Mais par paresse ou bien, peut-être, par malice
Un vers original peut demeurer, complice...
...Aussi, si vous pensez qu'un vers est trop mauvais,
Méfiez-vous, ce pourrait hélas être le vrai !

*

Tour à tour les auteurs sont ici appelés
Et s'il est un lecteur que ceci intéresse,
Le titre d'origine est toujours rappelé ;
Il pourra donc ainsi se référer au texte.

Que vers l'original entraîne la copie,
Et un nouvel adepte pour la poésie.

FRANCOIS VILLON

Ballade de la came du temps jadis

Ballade des Dames du temps jadis

Dites-moi où n'en quel pays
Se trouve la bonne héroïne,
La came blanche comme Lys
Qui fait tressauter ma poitrine ;
Echo partant quand bruit on mène
Dans la ruelle ou sous l'auvent
Qui blancheur eut trop plus qu'humaine
Mais où est la 'neige' d'antan ?

Il n'en est plus Rue Saint-Denis,
Pas plus que la moindre morphine
Et c'est la faute à la police
Si l'on est en telle débîne !
Ici les camés et les maques
En arrivent tous tristement
A se rabattre sur le crack !
Mais où est la neige d'antan ?

JOACHIM DU BELLAY

Regrets

2

France, mère des arts, des armes et des lois
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle
Mais, les vaches sont folles et quand elles vèlent
Leurs veaux ne hantent plus les antres ni les bois.

Ils vivent désormais au fond d'un HLM
Ou d'une autre tanière, en des quartiers dorés
Mais tous, l'été venu, comme grain que l'on sème,
S'envoleront au loin dans leurs coques d'acier.

Par les routes ils vont, fuyant parmi la plaine
Ou la vallée, tout droit, très vite, à perdre haleine
En suivant le soleil qui les guide d'en haut

Et, ne craignant le loup, le vent ni la froidure,
Et loin de leur étable et loin de leur pâture,
Ils atteignent la plage et se jettent dans l'eau !

3

Maintenant je pardonne à la soif furieuse
Qui m'a fait consommer les meilleurs Beaujolais,
Les Bordeaux, les Jura, les petits Chablis frais
En me laissant parfois une bouche pâteuse ;

Maintenant je pardonne à ce penchant farceur
Qui sut égayer la tristesse des voyages,
Qui sut me rassurer sous les coups de l'orage,
Je tremble encore, hélas, mais ce n'est pas de peur...

Les verres ont été l'abus de ma jeunesse,
Et les verres seront celui de ma vieillesse
Ils furent ma folie, ils sont ma déraison,

Ils furent ma blessure, (il n'est point de remède)
Ils furent le venin (auquel toujours je cède...)
De l'éternel sommeil, ils seront le poison.

PIERRE DE RONSARD

Les amours de Tonton

Mai 93

Les amours de Cassandre

Mignonne, allons voir si la rose
Qui le 10 mai avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu à l'Assemblée
Les plis de sa robe pourprée
Et source de toute merveille.

Las ! voyez comme en peu d'espace
A Balladur elle fit place
Las !Las ! Que les gens sont méchants
Qui font que, par un maléfice
Pauvres roses ne resplendissent
Qu'une période de cinq ans.

FRANCOIS DE MALHERBE

Prière pour le Cheikh Oussama le Grand, allant en Charia ;
Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Limousin

La terreur de son nom rendra nos villes mortes
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Ses avions plongeront aux sommets de nos tours
Et le Croissant béni cultivera la terre
Et, le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Tourné vers l'Orient, se prosterne à son tour.

Loin des mœurs de son siècle, il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles délices
Fatales corruptions et ultimes ressources ;
Les vertus reviendront par Allah couronnées
Et le feu purifiant sur Wall-Street embrasé
Consumera enfin les infernales Bourses.

Tu nous rends, Oussama, nos douces destinées :
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui firent de New-York un affreux lupanar,
Désormais tes bienfaits combleront nos familles ;
Ce que ne fit ni le marteau ni la faucille,
Tu le feras : Vaincre le sinistre Dollar !

PAUL SCARRON

Epitaphe

Celle qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie
Avant que ne lui vint la mort,
Que la Télé ne prît sa vie.
Télespectateur ! Pas de bruit !
Prends garde que rien ne l'éveille :
C'est la mille et unième nuit
Que l'Intelligence sommeille.

VINCENT VOITURE

La belle tapineuse

La belle matineuse

A Porte Saint Martin, l'amante des quidams,
Son parfum épanchait au milieu de la rue
Et jetait aux passants nouvellement venus
Le regard troublant des reines du macadam.

Quand la Nymphé divine, la femme fatale,
Apparut à mes yeux en ce froid soir d'hiver
Sous la lumière du Café de l'Univers
Je fus comme rempli d'une fièvre infernale.

Alors, se déhanchant sous l'oeil des envieux
Elle anima ma flamme à l'éclat de ses yeux
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

La rue, la terre et l'air s'allumaient alentour :
Après de mon tapin, je fus jusqu'à l'aurore
Quand l'astre de la nuit s'efface pour le Jour.

JEAN RACINE

Attali

Athalie (I . I)

Oui, je viens en son temple adorer l'éternel.
Je viens selon l'usage antique et solennel
Au palais de la Bourse en un puissant élan
Baptiser la Banque du Développement.
On me confia son sort lors de ce brillant jour
(La trompette sacrée célébrant mon retour)
Où enfin l'on comprit toutes mes qualités,
L'immense potentiel de mes capacités.

A moi Londres demain et les clés de la Banque
Et à moi le pouvoir qui jusqu'ici me manque ;
Les caisses sont, dit-on, pleines jusqu'à ras bord,
Pleines de beaux dollars et aussi pleines d'or ;
Embauchons largement, faisons construire un siège,
(Une banque sans faste n'est qu'un sacrilège)
Pour financer ceci, ayons l'auguste geste
Et pour l'Economie, utilisons les restes.

VOLTAIRE

A Madame Xavière, du Châtelet et de l'Hôtel de Ville

A Madame du Châtelet

Des beaux lieux où le pot de vin
Avec le Pouvoir tient empire
Le vote nous prend par la main,
Avertit que l'on se retire.

Bah ! Laissons donc aux socialistes
Leur enthousiasme débutant
Car avant qu'il ne soit longtemps,
Dans cinq ans, ils seront bien tristes.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Richesse, Honneurs et Déférence,
Dons du ciel qui me consoliez.
Eh ! bien, voici la déchéance.

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'être grand, redoutable,
Est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

ANDRE CHENIER

Soir d'avril 2002

Elégies

...Je meurs, avant le soir mon règne est terminé.
A peine ouverte au jour, la rose s'est fanée.
La Campagne eut pour moi des espoirs de bonheur
Qui se sont effondrés au Journal de Vingt Heures.

Si parfois, un élan de souvenir fidèle
Vous pousse vers la tombe où Chirac m'a enfoui,
Poussez-y donc Strauss Khan et Fabius l'infidèle
Et poussez-y Hollande et poussez-y Aubry.

Derniers verres à Saint - Lazare

Derniers vers à Saint - Lazare

Comme un dernier poivrot, comme un dernier satyre
Animent la fin d'un beau jour !
Affalé au comptoir, j'essaie en vain de lire
Les plus beaux faits divers du jour ;
Mais le journal échappe à ma main avinée
Qu'hélas je ne contrôle plus
Et glisse doucement au sol du vieux café
De la salle des Pas Perdus.
Alors Patron ! (Tant pis pour la littérature)
Célébrons un jour qui s'éteint ;
Sers-moi un dernier verre achevant ma biture
Et je prendrai le dernier train.

ALPHONSE DE LAMARTINE

L'isolement

Souvent, à l'Elysée, sous les lambris de chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mon ennui et ma peine
Mes remords, ma tristesse et, bien sûr, mes regrets.

Au sommet de l'Etat, couronné d'idées sombres,
Mon crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char de l'Etat errant parmi les ombres
M'emmène vacillant au lointain horizon.

Où donc est-tu ma belle et cruelle Campagne ?
Où donc est-tu, instant où j'écrasai Jospin ?
J'ai gagné, j'ai vaincu, renversé les montagnes ;
Aujourd'hui je m'ennuie, et voici mon destin.

Vœu.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclore
Parmi les lis de vos vallons.

Hélas, nos vallons sont comblés
Par des parkings et des cités
Et nos vierges se font sauter
Dans les Clubs Méditerranée.

L'Automne

Salut, Vieux couronné d'un peu de chevelure !
Pelage jaunissant sur un vieux cuir hagard !
Car les derniers beaux jours, le deuil de la nature
Convient à la douleur, écarte le regard !

Tu vas d'un pas rêveur sur l'avenue le soir
Hésitant à franchir la porte du coiffeur ;
Est-il bien temps encor pour la coupe au rasoir
Ou le brushing ? Hélas, c'est trop tard , j'en ai peur.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

L'Eros de Saadi

Les roses de Saadi

J'ai voulu ce matin t'apporter mon Eros ;
Mais je l'avais tant pris sous ma chemise close
Que le nœud trop serré n'a pu se contenir.

Le nœud a éclaté, l'Eros s'est déversé
Dans le vent, à la mer, au milieu de l'allée
Et ce qui est parti ne peut plus revenir.

J'en suis resté tout rouge, un peu comme enflammé
Mais ma chemise en est encor tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

ALFRED DE VIGNY

Le son des actualités

Le Mont des Oliviers

Sil est vrai qu'à l'écran de la Télévision
Les spectateurs béats croient voir la vérité,
Il en est un peut-être qui, coupant le son
Et l'image, oppose le dédain de l'absence
Et puis, ne répond plus que par un froid silence
Au silence imposé à la Divinité.

La Maison de Bové

La Maison du Berger

...Pars courageusement, laisse toutes les villes
Et toutes les banlieues et les cités aussi
Car toutes sont peuplées de citoyens serviles
Dont le pauvre écolo peut être à la merci ;

Ainsi donc , pour avoir démonté un MacDo,
Tu fus mis en prison pour un sort inhumain ;
Oui, pars pour le Larzac où le ciel est plus beau
Car le monde rural vaut bien mieux que l'urbain ;

Fais fi des OGM et cultive « Bio »
(Plutôt que de poison, mieux vaut mourir de faim)
Refuse la malbouffe et la jette au ruisseau
Et puis meurs dans les champs une fleur à la main ...

VICTOR HUGO

Soleils couchants

...Le soleil s'est couché ce soir dans les fumées
Demain viendra l'orage, et le soir sur la ville
Au long des boulevards et des rues inondées
Les gens insulteront ce climat imbécile !

Catastrophes encor, catastrophes en foules
Sur la face des mers, sur la face des monts,
La nappe de pétrole écrasera la houle
Et l'avalanche, hélas, ira vers le vallon !

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés, rasés, vieilliss, dégradés à foison
Iront nous rappelant ce que fut la campagne
Avant l'heureux temps de la civilisation !

Mais les Verts, par bonheur, pour que dure la fête,
Rejetant l'énergie, source de tous nos maux,
Sauront, car c'est le prix pour sauver la planète,
Faire mourir de froid les hommes le front haut !

Jean Paul II
Napoléon II

Oui ! Demain c'est la grande danse !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme, hélas, répand sa semence
Dans des baudruches, sans effet ;
Et le monde ainsi se dépeuple,
Nous ne serons pas cent milliards
Et Dieu voit rétrécir son peuple
A l'issue de ce cauchemar.

Oui, c'est déjà la grande danse !
C'est Satan qui mène le bal
Avec son ami Prophyltex :
D'un rythme infâme autant qu'intense
Avec la baudruche immorale
Il couvre des milliards de sexes !

Tristesse d'Olympio

- Oh ! Dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?
 - Non ! Ils préfèreront bien la télévision.
- Allons ! Je sais bien que cette heureuse vallée,
Que ces coteaux fleuris apportent le bonheur
Par leur doux bruissement au passant enchanté...
- Taisez-vous ! C'est le temps du journal de vingt heures !

Ultima Oussama

Ultima Verba

Quand même grandirait l'abjection publique
A ce point d'adorer cet Occident trompeur ;
Quand même l'Angleterre et même l'Amérique
Du saint homme exilé n'auraient pas encor peur !

Quand du désert afghan, et bien que l'on proteste,
On bannit les bannis, on chasse les chassés ;
Quand même, infâme aussi, lâche comme le reste,
Mister Bush jetterait dehors les trépassés ;

Je ne fléchirai pas ! Sans plainte devant Bush,
Calme, coran au cœur, dédaignant le troupeau,
Je vous bombarderai de mon exil farouche,
Islam, ô mon autel et Croissant mon drapeau !

Devant les trahisons et les têtes courbées,
Je ne fléchirai pas mais, lançant mes avions,
Vers mille tours impies et bien vite tombées,
Je verrai s'effondrer le cours de vos actions !

Mais reverrai-je un jour La Mecque qui me tente,
Peut-être...Hors le devoir, hélas ! J'oublierai tout.
Dans le désert afghan, je planterai ma tente :
Je resterai proscrit, voulant rester debout.

J'accepte le « charia », n'eût-il ni fin ni terme,
Je combattrai toujours et sans considérer
Si Omar a cédé, qu'on aurait cru plus ferme,
Et si mes talibans ne savent demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien j'en suis, si même
Ils ne sont plus que cent, je brave l'U.S.A. ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, ce sera Oussama !

Ultima verba

L'opinion politique est morte ; à la télé
Sur elle il s'accroupit ; ce cadavre lui plait
Par moments, gai, vainqueur et l'œil comme allumé
Il se retourne et donne à la morte un soufflet.

Ils disent : César règne, et le dieu des médias
L'a fait son élu. Peuple, obéis, tu le dois !

Pendant qu'ils vont chantant, tenant leurs mains fermées,
On voit les pièces d'or passant entre leurs doigts.

Et tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
Je n'ouvrirai jamais cette télé si triste
Tombeau des libertés, cette télé de Cour.

Lux

Temps futurs ! Vision sublime !
Le monde est sorti de l'abîme
Le vingtième siècle est traversé.
Que la marche du monde est douce,
L'O.M.C. est comme une épouse
Le F.M.I. est son fiancé !

Oui ! C'en est fini des misères
Et tous les peuples seront frères
Sous l'égide de l'O.N.U.
Si celle-ci a défailli,
Sous celle des Etats-Unis
Et l'on ne sera pas déçu.

Au fond des cieux un point scintille ;
Regardez : Il grandit, il brille,
Il approche, enfin le voilà !
Oui, de l'éthique universelle,
C'est le symbole et l'étincelle ;
Bénéissons le Coca-Cola !

Le feu du ciel

VI

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,
C'est un amas de tours, vaste et bouleversé,
Voici New York, déserte et sombre.
Sous le coup des Boeing, prodigieux engins,
Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin,
Rues et avenues de son ombre.

L'édifice écroulé dans un gouffre profond,
Entraînait avec lui escaliers et plafonds
En une troublante harmonie.
Le genre humain jadis bourdonnait alentour,
Et sur le globe entier, Bin Laden sut un jour

Instaurer son pouvoir béni.

VIII

Puis la tour éclate !
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre de mort lente,
Coule en flots d'amiante,
Oh ! Buildings croulants,
Projetée, tremblante,
Sa lueur sanglante
Au monde des Blancs !

Sodome ! Gomorrhe !
Que vienne la mort
Qui vous détruira !
L'ardente nuée
Sur vous s'est ruée,
Peuple scélérat !
Le peuple opprimé
Sur vous désormais
Porte le trépas !

Le Peuple s'éveille,
Qui dormait la veille
Car il croit en Dieu !
Les finances croulent,
Les bourses s'écroulent,
Adieu ! Biens précieux !
La foule fidèle
Hisse la chandelle
Où brûle le feu !

Sous ces tours altières,
Colosses de pierre
Trop mal affermis,
Sous ces noirs décombres
Des mourants sans nombre
Découvrent la nuit .
Les guerriers d'Allah,
Vers le Walhalla
Se sont évanouis.

Le voile
(Les Orientales)

La sœur

- Qu'avez-vous, Qu'avez-vous mes frères ?
Vous baissez vos fronts soucieux.
Je vois que sous le lampadaire
Vos regards brillent dans vos yeux,
Des poches des jeans délavés
Ou des blousons de cuir verni,
Sous vos doigts nerveux, agités,
Les couteaux sont déjà sortis.

Le frère aîné

N'avez-vous pas levé votre voile aujourd'hui ?

La sœur

Je revenais du bain, mon frère,
De la piscine je venais,
Cachée au regard téméraire
Des étudiants, des écoliers,
Puis en passant près du lycée
Tranquillement, sur mon scooter,
Le vent du nord m'a attrapée ;
Mon voile un instant s'est ouvert.

Le deuxième frère

Un homme alors passait en cabriolet vert ?

La sœur

Oui...peut-être...mais son audace
N'a pu voir mes traits dévoilés...
...Mais, vous vous parlez à voix basse,
Oui, je sais, il m'a regardée,
...Vous faut-il du sang ? Mais je jure,
Mes frères, il n'a pu me voir,
Mes frères je suis toujours pure,
La plus pure de Rochechouart !

Le troisième frère

A midi on t'a vue, tu vas mourir ce soir !

La sœur

Voyez, les mecs, le monde change !
Je veux vivre la vie à donf
Votre paradis et vos anges
Je vous le dis, vraiment me gonflent !
Vos opinel me font marrer,
J'ai ma kalach', alors j'arrose ;
Sur votre tombe je mettrai
Mon voile et peut-être une rose...

Le quatrième frère (agonisant)

...Le monde change, on a du rater quelque chose...

Monsieur Gaillot

Sultan Achmet

A Fatima la mutine
Qui toujours chante et badine
Monsieur Gaillot dit un jour :
-Je donnerais sans retour
Mon évêché pour Médine,
Médine pour ton amour.

- Sois musulman, sois sublime !
Car il est illégitime,
Le plaisir qu'on a recherché
Près d'un homme baptisé.
J'aurais peur de faire un crime ;
C'est déjà bien du péché.

_ Oui, je le serai sans peine.
Pour attacher comme chaînes
Mes bras à ton cou de lait
Je ferai ce qui te plait,
Et pour qu'enfin je te prenne,
Je renonce au chapelet.

Le manteau de panthère

Le Manteau impérial

Filles dont le travail est Joie
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les passants et les badauds
Et qui, aux froids soirs de décembre
Menez l'homme dans votre chambre
Pour lui donner quelque repos.

Chastes buveuses de rosée,
Qui pareilles à l'épousée,
Jouez tendrement du pipeau,
Sœurs vêtues de peaux de panthères,
Plantées aux pieds des réverbères,
Enroulez-vous dans ces manteaux !

Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
O généreuses ouvrières,
Filles de petite vertu,
Embrasez-le de votre flamme
Après avoir, bien sûr, Madame,
Encaissé ce qui vous est du...

Commercio Nox

Oceano Nox

Victor Hugo

Les rayons et les ombres

Combien de grands banquiers, combien de capitaines
D'industrie travaillant pour des Bourses lointaines
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu en perdant leur fortune !
Et puis, un triste jour, sans plus même une thune
Sous la loi financière à tout jamais enfouis.

Combien de banquiers morts avec leurs équipages,
Saisis par la faillite et le fatal naufrage !
Voici le « Subprime » et voici dispersés
Les actifs çà et là, au hasard des enchères.
Le capitaine alors n'a plus qu'à abrégier
Sa vie déshonorée qui ne vaut plus bien cher.

Combien se sont jetés du cinquantième étage,
Jusqu'au sol de Wall Street et son pavé mouillé !...

*

...Ils n'ont pas eu de mal en tombant du faîte :
Ils avaient ouvert leur parachute doré.

La pucelle
La coccinelle

Elle me dit : « Quelque chose
Me tourmente » . Et j'aperçus
Son cou de neige et, dessus,
Un petit insecte rose.

Instruit par le Père Hugo,
Je compris bien le prétexte
(J'avais lu dix fois le texte)
Aussi je visai plus haut.

J'avais compris que la belle
Désirait fort que je prise
Sa bouche (pas de surprise)
Plutôt que la coccinelle.

Alors elle me gifla
(Pensez ma stupéfaction)
En plein milieu de l'action
Et brusquement se leva.

« OK, dit-elle en partant,
J'espérais que tu me baises
(Mon tourment est comme braises)
J'ai attendu trop longtemps ;

Mais pour cela, mon ami,
Il faut y mettre les formes,
Il faut respecter les normes
Et le désir qui grandit.

T'aurais pris la coccinelle,
Je t'eusse offert tout mon corps
Et peut-être plus encore...
...Tant pis, je reste pucelle !

Premier mai

Tout conjugue le verbe aller. Voici les Roses
Et puis voici les Rouges et les Verts aussi.
Ils vont, marchant au pas et criant mille choses
Sur le pavé humide des rues de Paris.

De Bastille à Nation, glisse le défilé
Et la ville fleurit de mille banderoles ;
On construit l'Utopie et brise les idoles
Et l'on prend rendez-vous au prochain Premier mai.

ALFRED DE MUSSET

La nuit de mai

LE POETE

Comme il fait noir dans cette allée !
J'ai cru qu'une fille voilée
Vers le collège allait, courait.
Par l'avenue de la mairie;
C'est une étrange rêverie ;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUEZZIN

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse
Ou bien alors sur le parking de la cité,
La fille, vierge encor, se referme jalouse
Et résiste aux ardeurs de jeunes excités ;
Mais son sein est inquiet, la volupté l'opresse ;
Gardera-t-elle la voie tracée par le Prophète
Ou succombera-t-elle aux tentations, sans cesse
Fournies par l'Occident, pour de douteuses fêtes ?

LE POETE

Pourquoi son cœur bat-il si vite ?
Qu'est donc en elle qui l'agite
Dont je me sens épouvanté ?
Dieu puissant, tout son cœur frissonne.
C'est vendredi ; il n'est personne
A la porte de la mosquée.

LE MUEZZIN

Poète, prend ton luth ; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit en ses veines ardentes ;
Son sein est agité, la volupté l'opresse ;
Elle va, je le crains, sur la mauvaise pente .
Oui, la mosquée est vide et dans un triste hangar
La fille ôte son voile et entre dans la danse ;
Ah ! maudit Occident, de parkings et de gares,
Charmant nos enfants par sa vile décadence.

Chanson de Saddam
Chanson de Barberine

Président Bush qui partez pour la guerre,
Qu'allez vous faire
Si loin d'ici ?
Voyez-vous pas que l'Asie est profonde,
Et que le monde
N'est que souci ?

Vous qui croyez qu'une guerre si folle
Sur notre sol
Sera bénie ;
Attendez qu'en fumée s'envole
Notre pétrole ;
Soyez puni !

Sonnet à un nouvel académicien
Sonnet à Madame M.N.

Je vous ai vu enfant, maintenant que j'y pense,
Et frais comme est une rose et le cœur dans les yeux.
Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux ;
Vous aimiez les Beatles, Hallyday et la danse.

Puis il fallut un jour sortir de l'innocence
Et vous sîtes bien vite devenir sérieux
Et digne et respectable, en un mot : ennuyeux ;
Desséché du cerveau, arrondi de la panse !

Le lâche craint le temps parce qu'il fait mourir ;
Voici l'Académie, vous êtes immortel
O compagnon d'antan, du temps des souvenirs.

Vous voici au dessus du commun des mortels,
On vous donne une épée, vous la recevez telle
Le hochet d'un enfant et vous pouvez sourire.

Elégie

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle ;
Elle penchait la tête et, voyant le 'mobile',
Laissait vers l'instrument flotter sa blanche main.

Elle était agitée, car n'ayant pas d'appel ;
L'appareil était muet, silencieux, imbécile ;
Elle me repoussa et puis me dit : demain...

Une bonne fortune

Il ne faudrait pourtant, me disais-je à moi-même,
Qu'une permission de notre bon ministre,
Pour qu'enfin cet endroit devienne moins sinistre
Et qu'une femme vînt à passer en ces lieux.
Les bosquets sont déserts, la chaleur est extrême
Mais le Bois de Boulogne est toujours silencieux !
Les vents sont à l'amour de Neuilly à Passy
Mais c'est le grand désert de Monsieur Sarkozy.

LECONTE DE LISLE

Midi

Midi, en plein été, étendus sur la plaine,
Rêvant à l'apéro, regardant le ciel bleu ,
L'apéro qui bientôt parfume notre haleine
Et qui parfois aussi met notre gorge en feu.

L'autoroute à nos pieds comme un fleuve doré
Berce de son murmure un paisible sommeil ;
Pacifiques autos, sur la terre sacrées,
Glissent en procession sous le divin soleil.

Non loin, quelques beaufs blancs, couchés parmi les herbes
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèveront jamais.

Donc, si, le gosier plein de soif ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans ces parkings radieux,
Viens vite, le Pastis au soleil se consume :
Il n'est point besoin d'eau pour le rendre joyeux.

CHARLES BAUDELAIRE

Spleen

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.
Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans
De dettes, de procès, Hélas ! pas de créances,
Pas plus que de quitus, pas plus que de quittances
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est un trou au bilan, un immense caveau
Comme on voit à New-York, au point « Ground Zero » ;
C'est un gouffre, que dis-je, un tunnel du métro,
Un sous-terrain lugubre, un abîme oublié,
Au tréfonds d'un volcan, un cratère enfumé,
Et c'est la tombe, hélas, aussi de Jean-Marie
Qui ne peut cacher les pertes de Vivendi.

Je te donne ces vers...

Je te donne ces vers afin que si ta ligne
Atteint par quelque hasard à des courants lointains
Ils attirent vers elle des poissons ayant faim ;
Crois-moi, ces asticots en sont tout à fait dignes.

Car c'est le triste sort commun sur cette terre
Que l'on doit engraisser des vers à seul effet
D'appâter le poisson dont l'homme fait son mets...
Puis ces vers mangeront le pêcheur qu'on enterre.

La mort des amants

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères
Du cannabis fumé jusqu'au mégot,
Et d'étranges fleurs sur les étagères
Et des branches aux étranges rameaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux corps seront deux vastes flambeaux
Devant la télé à trouble lumière
Qui diffuse quelque vieux film porno.

Un soir de brouillard, d'ennui, de détresse,
En échangeant un dernier S.M.S.
Comme un long sanglot profond et mystique

Nous mourrons tous deux, non sans avoir fait
Un tout dernier appel téléphonique :
Il faut épuiser, bien sûr, le forfait !

Le lever du soleil romantique *Le coucher du soleil romantique*

Que le soleil est beau quand enfin il se lève
Ou, du moins, qu'il essaie au travers des fumées
Et de la pollution de nos tristes cités ;
Et s'il n'y parvient pas, tout au moins on en rêve...

Je me souviens !... J'ai vu tout, fleur, source, sillon,
(C'était en d'autres temps, je le crains) éclairés
de lumière au printemps, dans le creux du vallon...
C'était avant le temps de la modernité !

Les petites vieilles

Ah ! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles,
Dans l'avenue, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Heureux et doux présage à de futurs moments...

Ah ! que j'en ai suivi sous ce soleil de cuivre,
Par les rues, les allées, au travers des jardins,
Dans les derniers instants qu'il leur restait à vivre
Aux dernières lueurs du printemps citadin...

Je la suivais chez elle, Ah ! pauvre tentatrice
(Oui ! je suis l'assassin « en série » et guerrier)...
...Et quand l'œil se fermait après le sacrifice
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier !

A une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, hiératique aussi, majestueuse
Une femme passait, allure langoureuse,
Et frémissait sa robe autour de ses mollets.

Contemplant son allure et son air de noblesse,
Moi, je comprenais vite, hélas en la voyant,
Que tout espoir pour moi serait extravagant
De conquérir un jour une telle déesse !

Un éclair... puis la nuit !- fugitive beauté
Dont le regard soudain sut me remplir d'audace,
D'ardeur et de vigueur et de témérité.

Vers elle j'avançai et, pour rompre la glace,

Prononçai (ou plutôt balbutiai) quelques mots ;
Elle me dit : « pour toi, ce sera cent Euros... »

Le 'mobile'

Les bijoux

La très chère était nue et, connaissant mes goûts,
Elle avait conservé, suspendu à son cou,
Le précieux 'mobile' qui la rattachait
Au monde et sans lequel elle eût désespéré.

Quand il jette soudain son bruit vif et moqueur,
Garant d'un S.M.S., d'un appel inutile,
Le 'mobile' réchauffe, et nos corps et nos cœurs
Bien engourdis Hélas ! par l'étreinte futile.

STEPHANE MALLARME

Brise marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres,
Vidé tous les flacons et je ne suis pas ivre,
Le bistrot est fermé, le libraire en faillite,
Impossible de lire ou de prendre une cuite ;
Comment me suicider, le poignard ? le poison ?
Ou bien peut-être même la télévision ...

GUILLAUME APPOLLINAIRE

Pots de vin

Alcools

Sur la chambre dissoute, coule la Seine
Et nos discours
Faut-il qu'il m'en souvienn
L'argent venait toujours après la peine.

Vienne le vote, sonne l'heure
Et tous quittent cette demeure

L'espoir s'en va comme cette eau courante
L'espoir s'en va
Et la Campagne est lente
Et comme l'espérance est violente

Vienne le vote, sonne l'heure
Qui mettra un terme à ma peur

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni prébendes reviennent
Au pied de l'Assemblée coule la Seine

Vienne le vote, sonne l'heure
Et qu'il soit bon ; que je demeure...

*

La chambre est veuve
Chacun pour soi
Présence neuve
On vote au mois

Le Patron doute
Votera-t-on
Si l'on m'écoute
A ma façon

Et tous ensemble
Nous reprendrons
Nos doux prébendes
Et nos fonctions

Fermons le piège
Le second tour
Rendra nos sièges
Nos seuls amours.

JULES LAFFORGUE

Spleen

Tout m'ennuie aujourd'hui et j'éteins la radio :
Aucune catastrophe, un pauvre assassinat,
Pas même une évasion, quelques viols ça et là,
Comment prendre plaisir à de telles infos ?

Je regarde sans voir l'écran de la télé
Espérant y trouver quelque plaisir nouveau,
Par pour l'esprit, bien sûr, n'en demandons pas trop,
Mais peut-être une image habile à réveiller

En moi quelques soucis ou bien quelques émois.
Mais la vulgarité, hélas, a ses limites
Et les animateurs se copient et s'imitent .

Je mange, et bâille, et lis, il n'y a rien pour moi...
...Mais voici le « vingt-heures » et du nouveau sur terre :
Il y a, par bonheur, une nouvelle guerre !

PAUL VERLAINE

Les uns et les autres

PHILLYS

Qu'est ce visage ,Ô Corydon,
Tu parais triste et tout contrit ;
Tu sembles demander pardon,
Il faut qu'à moi tu te confies.

On dit que tu es amoureux,
Tu devrais chanter, Ô mon fils,
L'amour n'engendre, et c'est heureux,
Jamais aucun mal...

CORYDON

...Si, Phillis.

ARTHUR RIMBAUD

Le bateau ivre

Comme je descendais mon vieux fleuve impossible
Je ne me sentis plus guidé par mes valeurs ;
Les urbanistes les avaient prises pour cible,
Les berges en déroute en perdaient leurs couleurs.

Sur les quais de Bercy s'envolaient mes ivresses
Où les marchands de vin avaient laissé la place
Au collecteur d'impôt d'un Etat en détresse
Qui loin de rêves se raidit et se glace.

Sur la rive d'en face on a mis en maison
Les livres dans un cube de verre et d'acier ;
Où sont les bouquinistes livrant sans façon
Leurs livres au flâneur, pour lire ou rêvasser ?

Les Halles ne sont plus, du moins au Sébasto
Mais à Rungis ; ici, on les a remplacées
Par un trou. Par malheur il en sortit bientôt
Un Forum souterrain aux senteurs opiacées.

Au pied du Saint-Michel, vidé de ses pavés
Le Fleuve est écrasé du poids des Bateaux-Mouche
Débordants de touristes pressés de graver
Tout Paris en photos, prises de leurs yeux louches.

Les princesses font le zouave au pont de l'Alma
Et leurs carrosses filent sur les autoberges
Qui nous volent les quais que jadis on aima
Et couvrent de béton le temps de nos vingt berges.

CHARLES PEGUY

Eve

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont mort pour l'Idée de naguère
Car les Idées, hélas, ne sont pas éternelles.

Heureux ceux qui sont morts pour une juste cause
Juste et très grande aussi, pour mieux dissimuler
Les vrais raisons qui font qu'on doit se sacrifier ;
C'est un peu triste, hélas, mais dans l'ordre des choses.

Heureux ceux qui sont morts car ils vont ignorer
A tout jamais pourquoi, au petit matin blême,

Ils sont morts ; et ceux qui les ont manipulés
Sont indignes, hélas, mais bien vivants quand même !

La tapinerie de Geneviève à Auteuil

La tapisserie de Sainte Geneviève

Comme elle avait dragué les vieillards à Nanterre,
On la mit à soigner un bien autre troupeau
La plus énorme horde où le beauf et l'ado
Aient jamais confondu leur commune misère.

Elle veillait, jadis, certains soirs solitaire
Dessous les frondaisons ou sur le bord de l'eau,
Faisant le pied de grue et toujours au boulot :
Elle veille aujourd'hui sous ce monstre de pierre ;

Sous ce monstre de pierre ou plutôt de béton
Qui s'embrase et rugit en un bruit de tonnerre ;
Ce Parc (qu'on dit 'des Princes') se peuple de démons

Les soirs de matchs qui sont autant de soirs de guerre...
... Alors, elle joue de la fesse et du téton
Pour les derniers Euros de tous ces supporters.

PAUL VALÉRY

Les pas

Les pas, doucement, en silence,
Saintement, lentement placés,
Hors, hélas, de ma vigilance
Procèdent muets et glacés.

C'est le pas de l'amante exquise
Et c'est le pas de la traîtresse
Car elle m'a pris par surprise
Et, soudain, m'a botté les fesses.

JEAN DE LA FONTAINE

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf

In English: "The Froggie who longed to become as big as a Bull."

Une grenouille vit un boeuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, en inaugurant ses beaux habits tout neufs
Faisait depuis six mois un immense travail
En allant rechercher, ici des infirmières
Et là des journalistes,
Haranguant les pêcheurs ainsi qu'une harengère...
(...Qu'aurons-nous demain sur sa liste ?)
Et puis, pour obtenir de ceci les honneurs,
Partit à Washington, pays de ses passions
Pour égaler Dabbeuliou en grosseur,
Disant : « Regardez bien, Fillon ;
Est-ce assez ? Dites-moi ; n' y suis-je point encore ?
- Nenni. - M' y voici donc ? - Point du tout. - M' y voilà ?
- Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla fort (...mais point ne creva...)

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Jean de La Fontaine (1621-1695), Fables (livre I,3)